

Notes de lecture

DANS **ÉTUDES** 2014/11 novembre , PAGES 119 À 122
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4210.0119

Date de mise en ligne : 29/10/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2014-11-page-119?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Comment cohabiter ?

■ Par Cécile Rastoin

Judith Butler, *Vers la cohabitation*

Judéité et critique du sionisme. Fayard, 2013, 360 pages, 23 €.

D'avantage connue pour son livre *Trouble dans le genre* et sa reprise du déconstructionnisme français (Foucault, Derrida), Judith Butler mène ici une réflexion érudite et engagée sur l'État d'Israël et sa relation à son « autre » : les Palestiniens. Des penseurs juifs célèbres, principalement Martin Buber, Walter Benjamin, Hannah Arendt, Primo Levi, sont commentés pour montrer qu'il y a toujours eu dans la tradition juive une pensée critique à l'égard du sionisme politique (ou militaire). L'auteure distingue d'ailleurs entre être sioniste et soutenir l'actuelle politique de l'État d'Israël.

Se plaçant sur un plan éthique, l'universitaire juive américaine interroge ses racines : l'héritage juif n'est-il pas dans le souci de l'autre, et plus encore un « être pour autrui » ? L'expérience de l'oppression et de la diaspora a forgé cette conviction : « non seulement nous ne pouvons pas choisir avec qui cohabiter, mais nous devons également, avec force, préserver et réaffirmer le caractère non choisi d'une cohabitation inclusive et pluraliste : nous ne vivons pas seulement avec ceux que nous n'avons jamais choisis, avec ceux envers qui nous n'éprouvons pas de sentiment social d'appartenance, mais nous sommes également tenus de préserver leurs vies elles-mêmes, et la pluralité dont ils font partie. [...] La cohabitation sur la terre est antérieure à toute communauté, nation ou proximité possible. Nous pouvons parfois choisir où vivre, aux côtés de qui ou même avec qui vivre, mais nous ne pouvons choisir avec qui cohabiter sur terre. »

Invokant Primo Levi, Judith Butler refuse l'instrumentalisation du discours sur la Shoah pour justifier « l'apatridie » des Palestiniens. Elle revient sur la naissance de l'État d'Israël, et la période d'après la Deuxième Guerre mondiale où les États-nations se sont créés en provoquant des déplacements de population énormes (20 millions au total, et 700 000 Palestiniens). Peut-on penser un État non homogène ? Judith Butler ne semble pas percevoir la part de responsabilité palestinienne et arabe dans l'échec d'une émergence « sereine » de l'État d'Israël en 1948. Elle ignore, ce qui a créé récemment la polémique, le danger du radicalisme islamiste. Mais elle pose néanmoins des questions pertinentes à la conscience juive, à la conscience mondiale : comment cohabiter avec ceux qui ne veulent pas cohabiter avec nous ? Comment éviter la violence aussi bien que l'angélisme irresponsable ?

De manière étonnante, Judith Butler ne mentionne pas l'empire austro-hongrois et ses penseurs juifs : c'est-à-dire l'existence historique d'un État-Nation non homogène avec une fédération de peuples, dont l'éclatement a conduit aux millions de déplacés dans les années 40. Elle

n'évoque jamais la conception catholique à l'origine de l'Europe, lors même qu'elle aurait pu entrer en dialogue avec un Edmond Husserl ou une Edith Stein. C'est d'autant plus surprenant qu'elle est de souche juive hongroise.

Convoquant Edward Saïd et Mahmoud Darwich avec des poètes israéliens, l'auteure essaie d'ouvrir une voie vers une cohabitation éthique, vers un État binational. La dernière guerre, désastreuse, ne semble pas encourageante. Judith Butler pose néanmoins une question radicale : « Une ontologie sociale différente devrait prendre son point de départ dans cette condition de précarité partagée, afin de récuser ces opérations normatives, imprégnées de racisme, qui s'autorisent à décider qui compte comme humain et qui ne compte pas comme tel. » Une interrogation qui pourrait rejoindre aussi les préoccupations bioéthiques d'aujourd'hui : protéger la vie « comme vie digne d'être préservée, vie précaire, vie exposée au besoin, vie digne d'avoir un prix, vie digne d'être pleurée ». Peut-être l'auteure nous surprendra-t-elle dans son prochain ouvrage...

La société du travail sur soi

■ Par Chloé Salvan

Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*

La société du développement personnel. Préface d'Alain Ehrenberg.
PUF, 2014, 214 pages, 21 €.

Eva Illouz, *Hard romance*

Cinquante nuances de Grey et nous. Seuil, 2014, 158 pages, 16 €.

Groupe de Fontenelle, *Accompagner l'homme blessé*

DDB, « Accompagner l'homme dans tous ses états », 2014, 105 pages, 9,9€.

« C'est seulement en étant à même de comprendre dans quel monde nous vivons que nous pourrions nous demander si c'est dans ce monde que nous voudrions vivre. » Ces derniers mots de l'enquête de Nicolas Marquis pourraient être ceux d'Eva Illouz ou du Groupe de Fontenelle. Avec des ressources et des terrains certes très différents, les trois ouvrages ont en effet en commun d'interroger les leviers dont disposent les individus pour survivre dans une société de l'« autonomie comme condition¹ ».

Auteur des *Sentiments du capitalisme* et de *Pourquoi l'amour fait mal?*, Eva Illouz analyse depuis plusieurs années les transformations solidaires de nos émotions et des règles du jeu socio-économique. Elle décrit une

1. L'expression est d'Alain Ehrenberg, auteur notamment de *La fatigue d'être soi* et qui préface l'ouvrage de Nicolas Marquis.

société dans laquelle « l'on n'est ensemble que jusqu'à nouvel ordre » et où l'amour est un marché sur lequel se nouent des contrats en permanence renégociables. Dans ce dernier ouvrage, elle s'intéresse au phénomène des best-sellers : publié pour la première fois à Londres en 1719, *Robinson Crusoé* fut plusieurs fois réimprimé en l'espace de quelques mois. En racontant « le réveil spirituel d'un homme échoué sur une île inhabitée et la manière dont il découvre son âme et sa psyché par un processus d'introspection », le roman de Daniel Defoe avait su capturer l'esprit de son époque. En 2012 et avec 70 millions d'exemplaires vendus dans le monde, la trilogie sentimentale *Cinquante nuances de Grey* a connu un succès spectaculaire. Qu'est-ce qui a changé en 300 ans ? Au-delà des jugements légitimes sur la piètre qualité de ce produit fortement calibré, Eva Illouz cherche à comprendre pourquoi *Cinquante nuances...* « procure un plaisir de lecture aussi intense à un certain lectorat », et « comment ce plaisir de lecture entre en résonance avec la structure sociologique des relations hommes-femmes aujourd'hui ».

La sociologue israélienne montre ainsi que la trilogie d'E. L. James offre une lecture consolante à un public féminin en proie à l'intranquillité sentimentale. Ce récit cathartique « d'une réussite amoureuse obtenue à la force du poignet, grâce à la détermination et au caractère de l'héroïne » rejoue en effet la dialectique du maître et de l'esclave. En acceptant de devenir sa soumise, Ana conquiert le cœur de Christian et le convainc de lui révéler les blessures d'enfance qui ont fait de lui un pervers narcissique. Christian guérit de sa manie et il épouse Ana. *Cinquante nuances...* se donne ainsi, explique Eva Illouz, comme un guide pour s'aider soi-même (le « self help » étant une ramification du développement personnel) à l'usage des femmes dont le partenaire se dérobe à tout engagement, mais aussi comme « une utopie contemporaine de l'amour sexuel » réconciliant l'intensité du désir et la sécurité émotionnelle.

De même qu'Eva Illouz suspend tout jugement qualitatif sur la prose dont elle étudie la valence sociale, comprendre « l'expérience » que constitue la lecture d'un ouvrage de développement personnel (DP) et le travail sur soi qu'elle rend possible suppose de se délester des préjugés savants sur cette littérature : qu'ils se lamentent sur le malaise social qui garantit son succès ou qu'ils dénoncent un pouvoir qui agirait sur les lecteurs à leur insu, les détracteurs du DP ignorent ses bienfaits pour des milliers de lecteurs. Car ces derniers sont indéniables, les centaines de courriers de lecteurs qui fournissent une partie du dense matériau sur lequel s'appuie Nicolas Marquis le prouvent. Comment la magie opère-t-elle ? Fouillée et précise, l'enquête du sociologue décompose les étapes de ce que la plupart des lecteurs décrivent comme une renaissance. À l'origine, il y a toujours une « brèche », un accident de la vie, un traumatisme qui pousse à rechercher de l'aide. La reconnaissance qu'induit le texte de DP est propre à produire le « dé clic » qui transforme une fatalité en occasion de

se remettre en question et d'« ouvrir des chantiers sur soi ». Si l'on ne peut pas modifier le cours des choses, il est toujours possible de nous disposer à l'accueillir différemment, et c'est sur ce levier que jouent les ouvrages de DP pour restaurer la marge d'action de l'homme blessé.

Les lecteurs ne sont pas dupes d'un marché dont ils constatent l'explosion comme tout un chacun : méfiants, ils cherchent le « bon » livre, celui qui leur semblera tout à la fois suffisamment légitime (dont l'auteur parle d'expérience, ou s'appuie sur un corpus scientifique ou philosophique solide) et susceptible de les « rencontrer intérieurement » dans le tempo qui est le leur. L'exigence d'efficacité l'emporte finalement sur le froid jugement, car jamais le lecteur ne perd de vue le caractère « motivé » de sa démarche : pour que cela fonctionne, sa connivence passive est aussi nécessaire que sa coopération active, explique Nicolas Marquis. Il faut qu'il le veuille et qu'il y croie. L'un des fondamentaux des ouvrages analysés est ainsi l'idée, au fond très stoïcienne, que la meilleure manière de se tirer d'une épreuve est d'en faire quelque chose de positif, une possibilité d'avancer dans la connaissance de soi et de gagner en tranquillité émotionnelle.

Dans notre société de l'autonomie comme condition, la psychologie a ainsi acquis le double statut de théodicée moderne et de technique permettant de façonner une vie qui ait un sens – la rendant à fois compréhensible et digne d'intérêt. Le développement personnel trouve ses racines dans la psychanalyse jungienne, dont Anselm Grün avait montré la filiation avec Évangre : « Que les pensées mauvaises troublent l'âme ou ne la troublent pas, cela ne dépend pas de nous ; mais qu'elles s'attardent ou ne s'attardent pas, qu'elles déclenchent les passions ou ne les déclenchent pas, voilà qui dépend de nous. » (*Traité pratique*, chap. 6) Jean-Charles Nault le rappelle dans *Accompagner l'homme blessé*, œuvre à plusieurs voix du Groupe de Fontenelle², un collectif de psy, de coach et de religieux né de la volonté de faire dialoguer différentes branches de l'accompagnement et les résonances de ces pratiques avec la tradition chrétienne. Prenant appui sur la rencontre de la femme adultère dans l'Évangile en Jean, 8,1-11, les auteurs montrent ainsi comment les Écritures, et dans ce cas tout particulièrement la troublante parole christique – « Va, désormais ne pêche plus » – peuvent fournir des outils à l'homme blessé en quête des autres et de lui-même.

Quoi que l'on pense du succès du DP en librairie, les lecteurs se livrent eux aussi à une forme d'exégèse pour s'appropriier les textes. Il s'agit dans tous les cas d'un travail sur soi plus ou moins transparent à lui-même, plus ou moins exigeant et sans doute salutaire, et toujours d'un pas de côté qui est en même temps une avancée vers soi.

2. Michel Rebours, coach, Mgr Pascal Roland, évêque de Belley-Ars, Père Jean-Charles Nault, abbé de Saint-Wandrille, de Brigitte Midon et Sandrine Salaün, coachs, de Luc Fossey, psychologue-clinicien, et du Dr Bruno Caumartin, médecin psychiatre.